

Co # 6 11 124

A. LAGRANGE

TRAITÉ
DE
VERSIFICATION LATINE

REVUE

na
sitar

PA2333

Q5

C.1

AUTORISATION UNIVERSITAIRE.

*Extrait de la lettre adressée à M. L. Quicherat, pour lui notifier
la décision du Conseil royal de l'Instruction publique, relative
à son TRAITÉ DE VERSIFICATION LATINE.*

Paris, le 10 septembre 1828.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous annoncer que le Conseil royal de l'Instruction publique a pris, dans sa séance du 2 septembre courant, une décision en vertu de laquelle la deuxième édition de votre ouvrage intitulé : *Traité de Versification latine* est autorisé dans les classes de l'Université.

Vous êtes libre de donner à la décision dont il s'agit toute la publicité que vous jugerez convenable.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération,

Le Ministre secrétaire d'État de l'Instruction publique,

H. DE VATIMESNIL.



1080046466

TRAITE

DE

VERSIFICATION LATINE

A L'USAGE

DES CLASSES SUPÉRIEURES DES LETTRES

PAR

L. QUICHERAT

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

AUTEUR DU TRÉSOR DES POÉSIES EN LANGUE LATINE

OUVRAGE AUTORISÉ PAR L'UNIVERSITÉ

Unde parentur opes ; quid alat formetque postam.
Quid deceat, quid non ; quo virtus, quo ferat error.
(HORAT. Ars poet.)



DOUZIÈME ÉDITION

Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 12

1848

54882

34621

PA2333

Q5

Avis de l'Editeur.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de notre griffe sera réputé contrefait.

L. Machette et cie



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

Imprimerie d'E. DUVERGER, rue de Verneuil, n. 4.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

(1826).

Les Prosodies adoptées dans nos collèges sont des ouvrages élémentaires plus ou moins complets, plus ou moins méthodiques; mais enfin ce ne sont que des ouvrages élémentaires. Leur objet unique est d'apprendre la quantité des syllabes et la structure du vers. Elles ajoutent à ces règles quelques mots sur la cadence, sur les coupes du vers hexamètre, sur l'harmonie imitative et sur les licences; mais, comme elles ne font qu'effleurer ces matières, elles deviennent bientôt superflues. Dès la Troisième elles sont abandonnées, et il faut que les maîtres par leurs leçons, les élèves par l'étude des poètes, remplissent cette lacune.

Rollin, le premier, sentit que cette partie toute technique des Méthodes de versification avait besoin d'un complément, et il a laissé quelques pages où il pénètre, avec sagacité jusqu'aux plus secrètes intentions de la poésie. L'auteur du *Guide des Humanistes*, s'emparant de ces esquisses, les a transportées dans un cadre plus étendu; et son livre, malgré quelques défauts dont la prolixité est le plus saillant, offre beaucoup de remarques judicieuses, et mérite d'être consulté. Un célèbre professeur de l'Académie de Paris¹ publia, il y a quelques années, le *Manuel du Versificateur latin*, ou *Supplément au petit Traité de Rollin sur la Versification latine*. On pouvait espérer, que ce travail ne laisserait rien à désirer: il sortait de mains habiles; le poète avait précédé le critique,

¹ M. Planche.

et des vers connus de tous les littérateurs déposaient en faveur du nouvel ouvrage. Cependant l'auteur a-t-il bien recueilli tous ses souvenirs sur cette matière? Nous croyons qu'il est loin de l'avoir épuisée; et, après avoir rendu hommage à la justesse des aperçus qu'il a jetés dans ce peu de pages, nous tenterons d'en offrir de nouveaux. Nous nous adressons aux élèves qui connaissent les règles de la quantité et le mécanisme du vers hexamètre, et nous avons pour but de rechercher les effets que produit la poésie latine, pour les désigner à leur admiration, et de les initier dans le secret des ressources poétiques, afin de faciliter leur travail.

Ici une objection se présente, un scrupule nous arrête. La versification latine mérite-t-elle ces laborieuses recherches et ces officieuses recommandations? Le temps que l'on consacre à en poser les préceptes n'est-il pas perdu, aussi bien que celui que l'on passe à les appliquer? Tel est, je le sais, l'avis de plus d'un détracteur; car la poésie latine est en butte à de nombreuses attaques, et notre siècle surtout lui prodigue un superbe mépris. L'industrie, le commerce, les sciences exactes ont pris de nos jours un développement qui frappe tous les yeux. L'élan des esprits vers ces objets a dû les habituer aux résultats matériellement utiles, aux solutions rigoureuses, à ce qu'on appelle *le positif*, et les rendre peu sensibles aux arts d'imagination, dont l'utilité, tout intellectuelle, est moins facile à apprécier, et n'est pas soumise au calcul. Ils n'y voient qu'un jeu d'esprit frivole, qui pouvait séduire quand les sociétés, moins civilisées, étaient occupées de moindres intérêts, mais dont un siècle de lumières doit faire justice, et que dédaigneront également le vrai philosophe et le vrai citoyen. Le rêve de Platon, sous ce rapport du moins, n'est pas loin de se réaliser; les poètes seront chassés de nos sages gouvernements :

Ignavam fucq̄ pecus a præsepibus arcent.

Toutefois n'exagérons point. Si l'amî des arts est souvent froissé par les sèches doctrines de l'*industrialisme*, il faut avouer que ces idées n'ont pas encore tout envahi, et que la réforme n'est pas encore opérée. Il est des gens qui sentent et honorent les beaux-arts

et qui pensent que ce qui élève l'âme en lui procurant de nobles jouissances, ce qui développe et entretient dans l'homme le sentiment du beau, qui n'est, après tout, que le sentiment du bien, se légitime assez, même au tribunal d'une philosophie qui se fonde sur l'intérêt. Il est des gens qui aiment et cultivent les arts, et ne se croient pas obligés, de par le dix-neuvième siècle, de passer leur vie dans un comptoir, dans une manufacture ou dans un laboratoire.

Mais, il faut le dire, si les beaux-arts et les lettres en particulier sont encore en honneur, l'utilité de la versification latine est souvent contestée, et des hommes recommandables par leur savoir s'étonnent de la voir figurer si honorablement dans notre système d'éducation. Ils pensent que les jeunes gens auraient quelque chose de mieux à faire que d'aligner péniblement des dactyles et des spondeés; qu'il vaudrait mieux les occuper d'idées que de les faire ainsi compasser des mots par une sorte de procédé mécanique; que ce travail a pour but de déguiser à leurs yeux la nullité du fond par la pompe d'une expression que l'on appelle poétique. Si tel est l'objet de la versification latine, elle justifie toutes les attaques, et nous nous rangeons du côté des censeurs. Mais on calomnie à la fois et l'Université qui la protège, et les professeurs qui l'enseignent, et les élèves qui s'y adonnent sérieusement. On ne fait que reproduire ici un sophisme bien commun de nos jours, et qui, pour avoir été tant de fois appliqué à la religion, à la philosophie, à la politique, commence à être usé, et n'échappe pas aux moins clairvoyants: il consiste à juger une chose par quelques abus qu'elle désavoue. Nous ne pouvons nier que la versification latine ne produise pas toujours les effets qu'elle se propose. Quelques élèves, prévenus contre ce genre d'étude, beaucoup d'autres, ennemis de toute espèce de travail, se contentent de rendre à leur professeur la matière qu'il leur a donnée, après l'avoir défigurée par quelques épithètes insignifiantes, quelques synonymes ridicules. Tous leurs vœux se bornent à compléter les six pieds de l'hexamètre; ils les forment sans réflexion, de pièces de rapport; ils font des vers pour ainsi dire comme une mosaïque. Sortis des collèges, ils se rappellent la manière dérisoire dont ils s'occupaient de ce

travail, quels fruits ils en ont recueillis, et ils sont très-conséquents en voulant le proscrire. Envisageons-le sous un point de vue plus élevé, et essayons de le défendre contre les dédains de la paresse et l'erreur du préjugé.

Le but de l'instruction est de développer l'esprit. L'étude des langues est très-propre à remplir cet objet. Les langues anciennes ont été choisies de préférence, tant à cause de la beauté qui les recommande qu'à cause des nombreux trésors dont elles sont dépositaires. L'enfant qui commence cette étude a des mots, des règles à apprendre; sa mémoire surtout est mise en jeu. Peu à peu son jugement se forme; on lui donne à traduire d'une langue dans une autre. Ce travail exige de lui une parfaite intelligence du texte; il s'habitue à se rendre compte des idées d'un auteur; le besoin d'analyser pénètre insensiblement dans cette jeune tête. Jusqu'ici il s'agit de comprendre, et non de produire: des pensées étrangères doivent être rendues avec exactitude; y ajouter, ce serait manquer au devoir d'interprète. Ce n'est qu'en Seconde, et surtout en Rhétorique, qu'on demande aux élèves, non plus seulement l'œuvre de leur jugement, mais l'œuvre de leur imagination. La versification latine, qui les prépare à ce travail, sert de lien, d'intermédiaire entre la Rhétorique et les classes inférieures. Les sujets qu'ils ont à traiter provoquent leur activité: ils s'interrogent, pour trouver en eux-mêmes ce que la matière a omis à dessein. Une épithète heureuse, une phrase incidente, un court développement, tel est d'abord le résultat de leurs modestes découvertes; mais déjà leurs essais portent l'empreinte de leur pensée. Plus tard ils trouveront des développements plus étendus; ils ajouteront de nouvelles idées; on reconnaîtra que les données de la matière ont passé par une intelligence: ici un trait de sensibilité, là des détails descriptifs en révéleront les traces. Qu'il est intéressant de voir ainsi la pensée comme jaillir d'un esprit; de le voir devenir créateur, c'est-à-dire s'élever à toute la dignité de sa nature! Non, il n'est pas perdu pour lui, ce travail par lequel il pénètre les sentiments de l'homme, ou se transporte devant une scène de la nature; il n'est pas perdu pour lui, ce travail par lequel il cherche la forme qu'il donnera à

ses conceptions, jusqu'à ce qu'il ait réussi à les revêtir d'une expression noble et harmonieuse. La difficulté d'écrire en vers s'ajoute d'abord à la difficulté d'inventer; mais une application constante ne tarde pas à l'aplanir, et l'on peut alors concentrer ses efforts sur le véritable objet qui en est digne. La pensée est le but; la versification n'est que le moyen. C'est l'oubli de cette vérité qui donne prise aux censures, et qui justifie les reproches adressés à quelques vers remplis de riens emphatiques:

Sunt versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Qu'on ne pense pas que les entraves de la quantité soient superflues, et que des compositions en prose présenteraient des résultats plus satisfaisants. Si nous reconnaissons que la pensée doit être la base de toute composition littéraire, on reconnaîtra aussi que la pensée ne vaut que par l'expression, et qu'un style dépourvu d'élégance défigure l'idée la plus heureuse, et en détruit tout l'effet. Abusant de la liberté que leur laisse la prose, les jeunes gens ne soignent pas assez l'expression: ils n'ont pas la patience de s'astreindre à une recherche souvent pénible, et ils courent d'une idée à une autre, sans apprendre à écrire. La mesure poétique arrête cette funeste précipitation; elle les force à passer en revue un grand nombre de mots et de tournures, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait à ce qu'elle exige; et, s'ils ne sont pas toujours maîtres de choisir ce qu'ils ont vu de mieux, du moins ils l'ont vu, et cet exercice porte ses fruits. Plus tard, quand ils écriront, soit en vers, soit en prose, soit en latin, soit en français, ils seront toujours pénétrés de la nécessité d'orner et d'ennoblir l'expression négligée qui se présente ordinairement la première.

Mais hâtons-nous de voir dans la poésie autre chose qu'une difficulté qui impose le travail, et parlons de ce charme qui séduit l'imagination. Une pensée revêtue des couleurs poétiques acquiert une puissance magique dont on ne peut ni se défendre, ni rendre compte. Se nourrir des grands modèles en ce genre, s'efforcer de les imiter, c'est ouvrir à son intelligence une source inépuisable de jouissances et de progrès: on trouve dans leur lecture des idées élevées, de nobles sentiments, qui, grâce au prestige du rythme

poétique, pénètrent encore plus avant dans de jeunes esprits. Ils admirent ces mouvements entraînants qui répondent à leur insu à l'élan naturel de leur âge; et cette admiration ne sera point stérile. Ces idées grandes qui les auront frappés seront l'objet de leurs recherches, en même temps que le type de leurs jugements; ces sentiments généreux qui les auront émus les feront descendre en eux-mêmes, pour en puiser de semblables dans leur cœur. Cette harmonie enchanteresse qui les aura flattés deviendra pour eux un besoin, et ils emprunteront quelque chose de ces vives couleurs dont ils auront vu la poésie revêtir les objets.

Rollin dit que, pour sentir les poètes latins, il faut absolument s'être exercé dans leur poésie. Je sais que bien des gens contestent cette assertion: ils prétendent que le goût suffira toujours pour apprécier ce qui est beau, et ils consentent tout au plus à apprendre ce que c'est qu'un dactyle et un spondée, et de combien de pieds se compose le vers hexamètre. Cette concession est déjà un hommage rendu à la vérité du principe proclamé par Rollin. Sans doute la perfection dans les arts frappe tout le monde, et les ouvrages qui n'obtiennent l'admiration que d'une classe particulière de spectateurs ou d'auditeurs ne sont pas des chefs-d'œuvre. Mais n'y a-t-il pas des degrés dans le plaisir qu'ils font éprouver aux différents individus; et les plus vives jouissances ne sont-elles pas pour ceux qui, apercevant dans l'œuvre du génie des faces qui échappent aux yeux des autres, ajoutent aux émotions vagues d'une admiration instinctive celles qui naissent des lumières de l'esprit? Plus on étudie un art, plus on pénètre ses secrets, et plus on découvre de mérite dans ses productions sublimes. Après s'être exercé à faire des vers latins, on saisit dans les poètes une foule de délicatesses dont n'ont aucune idée ceux qui sont étrangers à cette étude. J'en appelle à nos adversaires eux-mêmes, qui ont été contraints d'acquiescer quelques notions sur le vers hexamètre. Que voient-ils dans les odes d'Horace? de belles idées, rendues en termes énergiques ou gracieux; mais ils sont insensibles au charme du rythme. Les vers d'Horace ne sont, pour beaucoup de lecteurs, que de la prose poétique. Combien une étude approfondie de ces diverses espèces de

mesures n'ajouterait-elle pas à leurs jouissances? Nous sommes donc autorisé à conclure qu'un travail sérieux sur le vers hexamètre tend indéfiniment à en perfectionner en nous le sentiment. Nous apprendrons à mieux goûter la cadence, à admirer la place d'un mot, à saisir l'intention d'un rejet, d'une suspension, à atteindre le genre d'expression produit par le dactyle, le spondée, l'élosion, etc. Qu'on n'accuse pas ces observations d'être subtiles, et soyons en garde contre les dédains de la légèreté. Si les esprits supérieurs trouvent des beautés par un heureux instinct, est-ce une raison pour que le commun des hommes néglige d'en pénétrer le secret, et sous le prétexte d'imiter le génie, faut-il se condamner à ne pas le sentir? Au reste, il n'est pas si vrai qu'on veut bien le dire que le génie se dispense de ces laborieuses recherches; et souvent on s'étonnera que la grandeur des effets s'allie avec des moyens si minutieux. Qu'on demande aux orateurs de l'antiquité jusqu'à quels détails vétilleux ils poussaient le travail de l'éloquence. Cicéron, Quintilien nous montrent qu'ils entraînent dans une analyse bien profonde des ressources de leur art, et leurs remarques pourront quelquefois paraître mesquines et étroites à des esprits superficiels. Mais l'homme de goût leur sait gré de l'initier ainsi dans les secrets de leur travail, et il use de cette méthode de décomposition, de cette espèce d'anatomie, pour découvrir des merveilles cachées dans les monuments de la littérature. Or, si pour bien sentir les orateurs, il faut avoir fait des études de style, il est encore plus vrai de dire qu'en fait de poésie, on n'acquerra cette profonde sagacité qu'après s'être exercé à la versification.

Nous pourrions citer, dans l'intérêt de cette défense, les noms de beaucoup de grands écrivains modernes qui ont ajouté à ces études l'autorité de leur exemple: toutes les nations de l'Europe nous montreraient les Muses latines cultivées par leurs premiers génies. Mais ce serait jouer un mauvais tour à nos adversaires, que de produire des témoignages si imposants, même à leurs yeux, en faveur d'une étude qu'ils condamnent sans retour. Ils seraient peut-être embarrassés de concilier l'admiration qu'ils professent pour ces grandes renommées avec les dédains ironiques dont ils se-

raient forcés d'accueillir cette partie de leurs ouvrages. Au reste, ces exemples ne prouvent rien à la rigueur, sinon que ces écrivains trouvaient dans la versification latine un délassement agréable. Or, nous avons prétendu établir quelque chose de plus. En recommandant les vers latins, nous n'avons pas seulement eu en vue un plaisir qui, il est vrai, est assuré à ceux qui veulent y donner une attention sérieuse; nous avons trouvé dans ce travail une utilité réelle et incontestable; nous avons reconnu que cet exercice développe l'esprit en le forçant à produire, l'enrichit en lui imposant l'étude des grands modèles, l'éclaire en lui révélant les secrètes intentions de la poésie.

Il nous reste à dire un mot du plan que nous avons adopté. Cet ouvrage sera divisé en deux parties : la première contiendra des remarques sur la manière dont s'expriment les poètes latins, abstraction faite du genre de vers dans lequel ils ont écrit. Ces remarques auront le double but de faciliter le travail des élèves et l'intelligence de la poésie latine; car elle a beaucoup d'idiotismes dont l'étude de la prose ne saurait rendre compte; et, si certaines irrégularités que l'on trouve quelquefois dans les poètes ne doivent pas être imitées, il est bon de se familiariser avec elles, pour ne pas être embarrassé lorsqu'elles se présentent. La deuxième partie traitera de chaque espèce de vers en particulier, et recherchera les beautés qui leur sont propres. Les plus longs développements ont été naturellement consacrés au vers hexamètre : la noblesse de sa marche, la variété de ses coupes, la richesse de ses effets, l'emploi presque exclusif de ce mètre dans les chefs-d'œuvre que le temps nous a conservés, tout lui mérite cette distinction. Le vers pentamètre, son ami, a été aussi traité avec quelque honneur. On verra, dans les recherches que nous nous sommes imposées relativement à la cadence de quelques autres vers, un regret et un vœu. Nous nous étonnons que l'on n'exerce pas les rhétoriciens, au moins dans les mètres qu'Horace a affectionnés. On doit à ce grand poète, dont les ouvrages sont mis pendant plusieurs années entre les mains des jeunes gens, d'enseigner à sentir l'harmonie de ses odes. Mais cette raison, qui devrait suffire, n'est rien auprès du

charme que l'on trouve à tous ces vers, lorsqu'on sait les goûter. Les strophes alcaïque et saphique ont plus de grâce, surtout plus de variété que le vers hexamètre. Le vers asclépiade nous plaît aussitôt, à cause de sa ressemblance avec notre vers alexandrin. Le vers iambique, qu'il faut absolument connaître pour lire Horace, Sénèque le tragique, et tout le théâtre grec, mérite bien aussi quelques études. Nous sommes persuadé que les jeunes gens feraient volontiers de temps en temps quelques infidélités à l'éternel hexamètre, pour composer dans les mètres d'Horace; et ce travail, qui d'abord n'aurait pour eux que l'intérêt de la nouveauté, ne tarderait pas à leur faire trouver un nouveau mérite dans leur modèle. Les vers dont nous venons de parler ne sont pas les seuls dignes d'être imités : on pourra choisir parmi les autres ceux dont le mètre paraîtra le plus agréable. Au moins faut-il connaître la mesure de tous ceux qu'a employés un auteur qu'on étudie. Aucun des vers d'Horace n'a été omis; ceux de Phèdre ont aussi été examinés; enfin, nous avons passé en revue ceux des Comiques latins. Nous ne sommes pas entré dans les interminables discussions que font naître bien des irrégularités qui s'y rencontrent; mais nous avons donné des règles générales qui pourront conduire à lever toutes les difficultés.

Je ne me dissimule pas tout ce qui doit manquer à un ouvrage fait sans modèle; cependant j'espère qu'il renferme ce qu'il y a de plus important. J'ai consulté tous les traités de versification que j'ai pu connaître, et je leur ai emprunté sans réserve et sans amour-propre les idées qui ont pu me servir. J'ai interrogé mes anciens professeurs, l'honneur de l'Académie de Paris, qui ont bien voulu m'éclairer encore de leurs lumières. J'ai puisé mes exemples, non-seulement dans Virgile, Horace et Ovide, mais encore dans les poètes du second ordre, Lucain, Stace, Silius Italicus, Sénèque le tragique, Claudien, etc.; et j'avais plusieurs raisons pour le faire. D'abord, ils ne méritent point l'oubli dans lequel ils sont relégués; en second lieu, je pense qu'en matière douteuse, plusieurs autorités valent mieux que beaucoup de citations d'un même auteur; enfin, quand il s'agit de versification, leur exemple me semble d'un grand poids; car, à cet égard, ils ont poussé très-loin la dé-

licatesse et même le scrupule. On trouvera peut-être que j'ai quelquefois prodigué les exemples : il m'a bien fallu appuyer certains principes que je ne voyais nulle part, ou qui étaient en contradiction avec quelques règles que je trouvais établies ; ensuite, je pense que des exemples frappent bien plus qu'un précepte aride, et qu'on les retient souvent, quand le précepte est oublié. J'ajouterai que les règles de la poésie, ainsi que celles des autres arts, ne sont pas susceptibles d'une rigueur mathématique. M'adressant à des jeunes gens déjà avancés dans leurs études, je n'ai pu affirmer dogmatiquement certains préceptes, dont la lecture des poètes aurait fait reconnaître l'imprudente généralité. Il a donc fallu comme transiger avec le précepte général, et produire plusieurs exemples dans lesquels il avait été violé, pour que l'on reconnût à quelles conditions il peut l'être. On verra que certains développements, qui font diversion à la sécheresse des règles générales et sont destinés à former le goût, n'ont besoin que d'une lecture attentive, et on les distinguera de la partie didactique, qui doit être apprise par cœur.

Sans avoir la moindre prétention au système, je crains de contrarier quelquefois des idées reçues. Je suis prêt à me rendre à toutes les remarques dont on me fera sentir la justesse ; je recevrai avec soumission et reconnaissance les lumières qu'on voudra bien me communiquer. Heureux si cet ouvrage, tel qu'il est, peut faciliter le travail des élèves, et alléger la tâche des professeurs ! heureux si quelques suffrages sont pour moi la récompense d'une jeunesse vouée sans réserve à l'instruction publique !

AVERTISSEMENT

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

J'ai cru plusieurs fois avoir mis la dernière main à cet ouvrage. Mais une étude assidue apporte à chaque journée de nouvelles découvertes, et il faudrait plaindre un esprit que vingt ans de travail n'auraient pas modifié. Je me devais à moi-même, je devais au public, qui accorde depuis longtemps sa constante faveur au *Traité de Versification latine*, d'introduire dans cette nouvelle édition toutes les améliorations que l'expérience m'indiquait.

La partie destinée aux classes, celle qui traite de la facture du vers hexamètre, n'a reçu que de très-légers changements. Les livres composés à l'étranger s'occupent peu de cette sorte d'esthétique du vers latin. Quelques ouvrages composés en France, et surtout mes propres études, m'avaient fourni un fonds assez riche, que la lecture de traités spéciaux, soit anciens, soit modernes, ne pouvait guère augmenter.

Mais la partie consacrée aux autres mètres, à partir du vers *iambique*, a été complètement refondue et considérablement amplifiée. Quand j'ai rédigé ce livre, je suivais fidèlement les traces des philologues en renom qui ont écrit sur la matière. Aujourd'hui j'ai visité moi-même les sources auxquelles ils avaient puisé ; aujourd'hui je puis aussi donner mon avis sur les questions de métrique, et même combattre quelquefois, avec le témoignage des grammairiens latins, des opinions mal assises. J'ai cité constamment les auteurs anciens à l'appui de mes assertions ; les renvois suppléeront au silence du texte, et j'ose dire qu'aucun ouvrage ne présente autant de secours à celui qui voudrait approfondir les règles de chaque mètre.

J'ai ajouté un chapitre sur l'*accent*, dont il n'est parlé dans aucune de nos grammaires latines classiques. Bien

des gens cependant désiraient un ouvrage où il fût possible de puiser ces notions. L'*accent* et la *quantité* ont tant de rapport que le même mot (*prosodia*) les désigne l'un et l'autre. Le chapitre dont je parle figure donc naturellement dans mon ouvrage.

Les règles générales de l'accent latin sont très-simples ; mais les règles particulières ne sont nulle part exposées d'une manière satisfaisante. Le traité de Priscien est bien incomplet. Heureusement les ouvrages de cet auteur contiennent beaucoup de remarques disséminées qu'on peut réunir. D'autres grammairiens, notamment Servius dans son commentaire sur Virgile, offrent un grand nombre de détails précieux. Le traité spécial de Servius, publié récemment dans les *Analecta grammatica* de MM. Eichenfeld et Endlicher (*Vindobonæ*, 1836) renferme d'utiles développements sur un des points les plus obscurs, l'accentuation des mots empruntés au grec : je l'ai souvent cité dans cette partie. Je crois avoir reproduit tout ce que les Latins ont dit sur leur accent. Je me suis sévèrement tenu dans une observation prudente, empruntant à mes autorités jusqu'aux mots qu'ils donnent pour exemples. Je n'ai rien affirmé sans avoir un garant ; s'il y a eu quelque conséquence à tirer, quelque omission à remplir, je l'ai fait sous ma responsabilité, et avec une formule de doute.

Puisse ce travail ne pas rester stérile ! Mon but, je l'avoue, serait de provoquer une réforme dans notre manière de prononcer le latin. Cette réforme serait d'une exécution très-facile, et ne prêterait à aucune des objections qu'on élève contre la réforme de la prononciation grecque. Je serais heureux de la voir se réaliser, et d'y avoir concouru.

Juillet 1846.

TRAITÉ DE VERSIFICATION LATINE.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA VERSIFICATION LATINE EN GÉNÉRAL.

Introduction.

Il faut un long travail pour revêtir les idées, même les plus poétiques, de formes qui satisfassent à la fois aux règles de la versification et du goût. Avant de trouver cette expression réclamée par le besoin du vers, on est forcé d'essayer plusieurs tournures, plusieurs constructions, de passer en revue une foule de mots ; et ce n'est qu'après bien des tâtonnements que l'on parvient à soumettre sa pensée aux entraves du mètre. Il faut donc dès l'abord s'habituer à toutes ces substitutions, et apprendre à retourner son idée de plusieurs manières, pour en trouver une enfin qui réponde en même temps aux exigences du style et de la prosodie. En conséquence, notre devoir est de familiariser les élèves avec les divers changements dont l'expression d'une pensée est susceptible, et de déployer à leurs yeux toutes les ressources poétiques. Lorsqu'ils les auront présentes à la mémoire, ils feront à l'instant même une infinité d'essais, et choisiront rapidement parmi toutes les formes que ce travail leur révélera. Bientôt ils manieront le vers avec facilité, et leur idée, loin de souffrir des entraves de la versification, lui devra un charme nouveau, aussi puissant qu'indéfinissable.